

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.—Séance du 17 octobre.

Il est fait part à la chambre d'une communication du sénat, annonçant qu'il a tenu sa première séance sous la présidence du duc de Rivas.

La chambre est instruite que la commission permanente des pouvoirs a annoncé pour son président M. Madoz et pour secrétaire M. Muron.

—Les journaux ayacucho-centralistes donnant aujourd'hui la nouvelle d'un prononciamiento qui aurait eu lieu à Salamanque, dans le sens de celui de Barcelone, de Saragosse et de Léon. Cependant ce prononciamiento n'existe pas, et il n'y a eu à Salamanque qu'une espèce d'agitation causée par la suppression de l'enseignement de la médecine dans cette université. Voici ce qu'on écrit de cette ville, en date du 14 :

A quatre heures après midi la générale a été battue, la garde nationale s'est rassemblée ; les autorités tiennent conseil. Le plus grand ordre règne, on ne s'occupe que de l'affaire de l'Université, et point du tout de politique. A sept heures, la milice s'est retirée, sauf une petite réserve destinée à maintenir la tranquillité. Il n'a pas été poussé un seul cri politique. L'Université ; rien que l'Université, voilà ce que tous demandent. Une réclamation sera adressée au gouvernement à ce sujet. Les autorités ont toujours été respectées, et les ennemis de l'ordre ont éprouvé un désappointement complet.

Il est neuf heures du soir, la ville jouit de la plus parfaite tranquillité.

LA JUSTICE DIVINE.

CHAPITRE III.

La première pensée de Paul, à son réveil, fut d'éviter toute explication avec son père, afin de faire un peu oublier les griefs de la veille, et aussi pour se donner le temps de chercher des palliatifs, et de prendre une résolution pour l'avenir. Car il voulait à tout prix se soustraire à une surveillance qui ne pouvait que devenir de plus en plus insupportable. En conséquence, et prenant le soin de faire prévenir son père par un domestique, il se rendit chez Albert pour passer la journée avec lui.

Il trouva son ami encore couché et lisant dans son lit.

—Te voilà donc ! s'écria Albert ; eh bien ! y a-t-il du nouveau ? sommes-nous toujours sur le pied de guerre, ou avons-nous fait la paix ?

—Je n'ai pas vu mon père depuis hier, répondit Paul ; ainsi la paix n'est pas conclue. Mais, à te parler franchement, j'ai bien un autre souci. Connaissant le caractère et les habitudes de mon père, je sais d'avance que nous ne nous entendrions jamais : si nous nous réconcilions aujourd'hui, demain amènera quelque difficulté nouvelle. Cela se conçoit : mon père veut me plier à ses volontés, et moi je veux être libre ! De là je prévois naturellement une lutte aussi ennuyeuse que fatigante. Or, je voudrais, dès le commencement, par quelque résolution décisive, assurer mon indépendance et ma tranquillité. Qu'en dis-tu ?

—Je dis que c'est fort simple et qu'il n'y a pas deux partis à prendre.

—Que ferais-tu donc ?

—Sous prétexte de me rapprocher de l'École de droit, je demanderais à prendre un appartement dans le quartier latin.

—Diable ! dit Paul, un peu effrayé de l'audace de ce parti, c'est prendre en effet par le plus court ; mais que dira mon père ?

—Ton père dira une infinité de choses ; il faut s'y attendre. Mais, si tu es décidé, qu'importe ? Après cela, mon cher, comme dit la chanson :

Le courage fait entreprendre,

Mais l'adresse fait réussir.

Ainsi soyons adroits : travaillons ces vacances, préparons et passons notre examen de bachelier ; éprenons-nous d'une grande passion pour le droit (l'affaire de quinze jours) ; suivons les cours assidûment ; et tout doucement plaignons-nous de la distance, du dérangement, de la fatigue, bref, posons la question sur le tapis et tenons ferme, la victoire est à nous !

—Je n'en doute pas, répondit Paul, et ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Car quand nous ne réussirons pas à donner le change à mon père, il est homme à prononcer brusquement une séparation qu'on aurait l'air de souhaiter.

—Tu arriverais toujours à tes fins.

—Oui, mais dans ce cas aurais-je assez d'argent pour vivre à mon aise ? Sur le bien qui doit me revenir de ma mère, mon père m'a alloué deux cents francs par mois pour mon entretien et mes menus plaisirs ; mais je restais dans la maison ; je n'avais à songer ni à la table ni au logement. Si je quitte mon père, tout me porte à croire qu'il n'augmentera pas mon budget jusqu'à ma majorité ; et il y a encore deux à trois ans à attendre.

—Deux cents francs par mois ! Deux mille quatre cents francs par an ! Mais tu seras un seigneur dans le quartier latin ! Avec trois cents francs tu es supérieurement logé ; avec six à huit cents francs, nourri comme un prince ; le meilleur te fait crédit sans sourciller, parce que ton père est connu, il te reste donc douze cents francs au moins pour le spectacle, le bal et le café. Et dans trois ans tu jouis du bien de ta mère ! Sa position est magnifique ! D'ailleurs nous aurons d'autres ressources aussi charmantes que productives : mon cousin le journaliste me nomme déjà son aide-de-camp politique, je l'engage dans les feuilletons, et nous voilà lotis de toutes sortes d'agréments. Je crois donc que tout s'arrange au mieux.

—Je le crois aussi ; seulement, mon père sera-t-il content ?..

—Ah ! mais, très cher, on ne contente pas tout le monde et son père !

—Sans doute ! répondit Paul, avec un soupir qui témoignait d'une lutte intérieure où l'amour filial expirant jetait un dernier cri.

—Ecoute, reprit Albert avec vivacité, si tu as peur, melions ; que nous n'avons rien dit !

—Moi peur ! s'écria Paul complètement décidé par ce seul mot qui blessait son orgueil, je te dis et je te répète, Albert, que je veux être libre, et que je le serai !

—Qui veut la fin, veut les moyens, mon brave !

—Je veux tout ce qui me donnera ma liberté.

—A la bonne heure, et c'est parler en homme ! reprit Albert ; je ne voulais pas t'influencer, mais à présent que tu te décides, tout ce que je puis te dire, c'est que, à ta place, je ferais comme toi.

Tout en parlant de la sorte Albert se levait.—Veux-tu bien employer notre temps ? ajouta-t-il, allons faire visite à mon cousin. Je te présenterai, nous causerons, nous nous entendrons, et finalement nous le prierons de déjeuner avec nous, ce qui ne nuira pas à notre entrée dans le journal.

—Je ne demande pas mieux, répondit Paul, déjà tout ravi à la pensée de se voir, dans un jour prochain, admis au nombre des héros du feuilleton.

Nos deux amis sortirent, et d'un pas rapide se dirigèrent vers le faubourg de la Poissonnière : ils se trouvèrent bientôt à la porte d'une maison de bonne apparence, montèrent au quatrième étage, et grâce à la parenté de l'introduit, et aussi au nom bien sonnante de Paul Imbert, ils furent immédiatement introduits dans un cabinet de travail élégamment et richement meublé ; où un jeune homme, de vingt-sept à vingt-huit ans, assis dans un immense fauteuil gothique, écrivait... (à toute la France, sans nul doute).

—Bonjour, Messieurs ; asseyez-vous. Comment vas-tu, Albert ?

—Au mieux, cousin ; mais si tu as quelque chose à finir ne te gêne pas avec nous ; nous allons parcourir les journaux.

—Non pas, j'ai fini. Eh bien ! à quand les débats ? sommes-nous toujours dans les mêmes dispositions ?

—Toujours, toujours ! mon cher Thorigny ; je me voue corps et âme à la politique, répondit Albert en se donnant un air capable. Va ! j'en ai de belles à conter ! et je rumine déjà certains articles dont les ministres ne riront pas.

—Déjà !... fit Thorigny en souriant de l'aplomb de son jeune cousin ; du reste, je crois à la vocation, tu es né pour être journaliste. Car il faut pour cela des qualités spéciales : ou une grande finesse d'esprit ou une grande audace de caractère. Tu seras, toi, dans les audacieux ; tant mieux, ce sont ceux qui font le plus de bruit !

—Ah ! mais oui, reprit Albert ; j'aime le bruit, la guerre, et..... aussi je me mets au régime de la salle d'armes et du tir, tous les jours, sans exception, afin d'être prêt à répondre à tout.

—A merveille ! je vois qu'il ne faut pas te dire les choses deux fois.

—Non, quand elles sont de mon goût. Mais, à propos, il me faudrait encore une place dans le feuilleton pour mon très intime ami, Paul Imbert, que voilà : nous sommes frères d'armes, c'est dire que nous ne pouvons nous séparer.

—Mais nous serons très heureux de le compter dans nos rangs, et il y pourra prendre telle place qui lui conviendra.

C'était sans doute montrer beaucoup de courtoisie pour deux échappés de collège, et leur ouvrir bien facilement les portes du sanctuaire politique, auxquelles d'ordinaire il faut attendre longtemps et patiemment ; mais outre les liens de parenté, qui facilitent toujours beaucoup de choses, le nom de Paul Imbert exerçait une grande influence sur l'esprit de Thorigny. Rédacteur en chef d'une des principales feuilles de l'opposition, il était charmé d'associer à ses efforts le nom d'un magistrat distingué. Car, aux yeux du public, c'était avoir le père que de montrer le fils.

—Ainsi, messieurs, ajouta-t-il, quand vous voudrez vous serez des nôtres.

—Monsieur, dit Paul, sitôt notre examen de bachelier passé, nous sommes à vous. En vérité, je ne sais comment vous remercier de votre obligeant accueil.

—C'est moi qui suis heureux de m'associer deux jeunes gens pleins de talents et d'avenir. Mais en attendant que vous jouissiez de nos petits privilèges, disposez de moi, je vous prie : Quand vous désirerez des billets, des loges, des entrées aux pétitions, dans les coulisses même, vous n'aurez qu'un mot à dire.

—C'est charmant, s'écria Albert en regardant Paul d'un air de triomphe ; Cousin, vous nous mènerez dans les coulisses !

—Quand vous voudrez.

—Bientôt. Pour l'heure il s'agit de déjeuner : si tu voulais être des nôtres, Thorigny, nous serions doublement enchantés de toi.

—Volontiers, Messieurs, je ne puis rien vous refuser.

On déjeûna sur le boulevard, après quoi Thorigny proposa à nos deux amis de les conduire à la chambre, ce qui fut accepté avec empressement. Mais ne prenant encore qu'un médiocre intérêt aux débats législatifs, tout en feignant le contraire, Paul et Albert sortirent sous le prétexte d'affaires, et se promenèrent une heure ou deux sur la terrasse du bord de l'eau, en rêvant à leurs futures destinées d'écrivains politiques et littéraires.

Cependant Paul rentra chez lui à l'heure du dîner, et se mit à table avec son père : il s'attendait à une vive réprimande pour le bruit de la veille ; mais M. Imbert garda le silence. Néanmoins Paul voulut essayer d'entamer la conversation, car il songait à préparer de longue main ses projets de liberté, mais l'air glacial de son père lui imposait, le troublait ;